



Questions raciales

Quelques réflexions collectives
à partir d'écoutes d'émissions et de lectures d'extraits de livres

printemps 2023

Préambule

Ces réflexions ont été élaborées au cours de deux journées.

Des discussions entre potes ont été à l'origine de ces réflexions, ainsi que des questionnements sur nos positions en tant que militant-es non racisé-es, non colonisé-es.

Ceci n'est pas un texte abouti, juste une trace d'échanges.

Ce ne sont que des pistes, à peine esquissées...

Les supports de ces réflexions ont été deux émissions de radios, ainsi que la lecture de plusieurs extraits de livres. Ils seront mentionnés au fur et à mesure.

Notre travail n'est-il pas de traduire en termes simples la complexité de la situation ?

Si ces réflexions entre nous ont un sens, c'est d'être utilisables dans nos vies pratiques.



I. Peut-on repenser l'idéologie raciale dans l'histoire du capitalisme comme outil utilisable dans la lutte des classes ?

En distinguant pour l'analyse les luttes au sein des relations économiques des affrontements idéologiques et politiques

Nous sommes d'accord avec la citation Ahmed Shawki, *Black and Red*, Syllepse 2012, quand il dit que nos analyses sur l'idéologie raciale sont "troublées " par le genre et la classe, (et inversement) mais ce n'est pas que négatif : " *l'oppression est multiple et croisée, mais ses causes ne le sont pas* " Meyerson, cité par Shawki.

Il semble donc important de se reposer la question de quel est notre ennemi commun. Pour autant, les catégories ne sont pas homogènes. On a pu voir qu'on ne peut pas faire une analyse simple en interprétant le monde à la lumière de la simple analyse des classes sociales : en témoigne par exemple le livre concernant les émeutes raciales aux Etats-Unis, *Les émeutes raciales de Chicago, Juillet 1919*, Carl Sandburg, Payot Rivage 2021, dont un compte-rendu a été proposé.

Est-on légitime pour réfléchir à ces questions ?

En tant que français-e, blanc-he, doit-on hériter du poids de l'histoire de la colonisation, et s'interdire de penser ces questions qui occupent une partie de l'espace dans les milieux que nous fréquentons, au nom " *de ne pas se substituer aux premiers concernés* " (selon Juliette Rousseau, dans *Lutter ensemble*, Cambourakis 2018).

Tout ceci pose la question du poids de la culpabilité par rapport à un héritage historique. Le passé de la France est trop lourd pour nos épaules. Mais que dire des enfants de nazis, ou qui naissent en Israël ? Peut-on dire qu'ils et elles ne sont pas innocent-es dès leur naissance ? Sont-ils, sont-elles porteurs d'une responsabilité dans les génocides juifs pour les uns ou dans les persécutions des palestinien-nes pour les autres ?

Légitimité ? Premiè-res concerné-es ?

- Quand sur le marché la boulangère qui vend le pain qu'elle a fabriqué s'entend dire « le pain est vraiment bon, bravo au boulanger ! », on me raconte cette situation. En tant qu'homme, je ne la vis pas. Ce n'est pas la même émotion. Pour le racisme, c'est pareil. On ne le vit pas, même si on nous le raconte.

- Au sujet du sexisme : un homme peut dire « je ne vis pas l'expérience sensible ». Mais le lien se fait par le langage et dans des conditions d'écoute spécifiques. Ça te parle parce que tu as eu aussi des expériences sensibles d'oppression. On peut trouver un langage commun pour parler de ces questions car tout le monde a une expérience de l'injustice.

- Il s'agit de savoir comment je questionne mes représentations pour écouter les représentations d'autrui.

- Par ailleurs, l'émotion engendrée par une violence raciste ou sexiste permet-elle de mieux réfléchir ? L'émotion engendre la peur, qui finit par engendrer la haine. Comment fait-on pour prendre de la distance ?

Alors, même si on ne vit pas ces violences, n'est-on pas aussi légitime pour y réfléchir, en parler ?

Dire qu'on n'est pas légitime parce qu'on est fils de..., c'est une insulte à la pensée.

Sur la ZAD, ces questions se posaient, surtout par rapport aux privilèges. Mais en parallèle, il n'y avait pas d'échanges sur d'autres questions (comme l'homophobie par exemple) avec les africains qui vivaient là « parce qu'ils ne comprennent pas »... Ces questions n'étaient donc pas abordables. Et pourtant, il y a aussi de l'homophobie en Afrique.

II. Comment sortir de cette impasse ?

Si on suit les analyses reproduites par *Autonomie de Classe* (A2C) dans le texte *Théorie du privilège et du racisme*, la compétition entre les différentes oppressions disparaît dans les luttes sociales. On peut en effet partager le fait que la lutte sociale bouleverse les rapports habituels, mais cela ne représente-t-il pas une forme de veine attendue dans un contexte aussi détérioré que maintenant.

1. En se donnant le droit d'arrêter une lecture ou une discussion qui nous zbeule la tête ?

Exemple : Elsa Dorlin, dans son livre *La matrice de la race*, La Découverte 2009, a pour objectif de se défaire de la race. Pour cela, elle trouve des arguments à partir de documents ad hoc : les caribéens rouges et les caribéens noirs se métissent. Que reste-t-il de la race ? Le dilemme des métis (ou des transfuges, des transclasses) est parfois douloureux ;

Les planteurs se sentent menacés, ils montent des expéditions punitives. C'est le dépassement de la race.

Ces situations n'apportent rien. Pourquoi passer du temps à lire ça ?

2. En s'appuyant sur des textes ou des exemples qui tentent d'analyser en contexte les oppressions de classes et de races

Racisme au sein de la classe ouvrière en France

Dans la classe ouvrière, il existe des discriminations organisées par les patrons et/ou relayées par les syndicats. Exemple : Marchais (ex-secrétaire général du PCF) qui parle d'ouvriers « manipulés » par l'Iran, lors d'une grève d'OS.

Autre exemple : A la fin d'une lutte, les OS maghrébins qui bénéficient d'avantages moindres que les OS français, après négociations syndicales. Est-ce une naïveté de notre part de s'étonner que les syndicats soient les complices objectifs du patronat ?

Racisme au sein de la classe ouvrière aux USA

Les IWW tentent d'imposer l'unité raciale dans les années au sein de leurs sections 1910. Car les intérêts des ouvriers noirs et des ouvriers blancs sont les mêmes. Mais ils font face non seulement aux attaques du patronat, mais aussi à celles du syndicat majoritaire, l'AFL qui ne syndique que des blancs.

Sur ce point-là, on peut par exemple lire des extraits de *Black and Red*, ou de *Détroit : Pas d'accord pour crever*, Agone 2015.

Le capitalisme s'appuie sur le racisme après l'avoir cultivé. C'est la clé de voûte de la justification de la domination américaine, propagée par la classe dirigeante qui façonne les idées, pour maintenir son pouvoir et sa richesse.

Pour les blancs pauvres, l'adhésion au racisme contribue à la subordination. Certains disent que les travailleurs blancs sont acteurs de la discrimination. Or, cela sous-estime le poids des employeurs.

Lutte antiraciste sans lutte anti-classiste et inversement

- La conception « tous les blancs profitent du racisme » est répandue dans les milieux universitaires et certains milieux militants.

- De leur côté, les marxistes « à l'ancienne » estiment que la base est économique et la superstructure culturelle. Ils prônent la primauté de la classe ouvrière comme acteur révolutionnaire, y compris pour les blacks et les femmes, la primauté de la question de

classe dans la détermination de l'oppression race et genre.

- « Les travailleurs blancs sont les bénéficiaires de cette situation » est à nuancer.

Ahmed Shawki montre, exemples à l'appui, comment les employeurs menacent d'employer les noirs comme briseurs de grève ou avec des salaires moindres. Avec pour conséquence une diminution du pouvoir de la classe ouvrière blanche (division).

On peut aussi lire la préface de Sylvie Laurent de *Black Lives Matter*, de Keeanga-Yamahtta Taylor, Agone, 2017.

- En agitant le chiffon rouge de la race, on occulte la violence capitaliste. Pour séduire les classes populaires noires, il faut montrer que la structure de la race est incluse dans la discrimination sociale.

Or, les riches noirs sont redevables au système capitaliste. Et alors, ils se font agents de la répression. Au sein du groupe noir, il existe une classe moyenne avec ses valeurs (travail, respectabilité...) alors que les travailleurs pauvres sont tués par la police.

- La seule voie possible nous semble le socialisme antiraciste et multiracial. Par exemple : noirs et blancs ensemble pour protester contre l'assassinat de Floyd.

3. En se méfiant des textes qui nous parviennent, en leur jetant un œil critique

- Par exemple pour le cas des mouvements aux Etats-Unis, il semble difficile de faire un parallèle entre l'histoire du Black Panthers Party (BPP) et celui du mouvement Black Lives Matter (BLM).

Les cadres du BPP et d'autres mouvements d'auto-défense armée de la même période n'étaient pas universitaires et ont fini impuissants par l'ampleur de la répression (infiltration, arrestations, assassinats).

Certains groupes faisant partie de BLM ont assez vite interpellé le Parti Démocrate.

La neutralisation de ces deux mouvements ne se fait pas de la même manière.

- Il faut noter le poids du Parti Démocrate aux USA (au pouvoir). Après la période de manifestations, les leaders ont été récupérés au sein du parti démocrate afin de trouver une institution pour formuler les revendications.

Aux USA, le Parti Démocrate est incontournable. Y rentrer ou s'y opposer voire se situer à la marge, c'est se déterminer par rapport à lui. C'est comme le PS en France,... il y a quelques temps.

- On doit se méfier des documents qui nous parviennent. Nous n'avons accès qu'à des publications traduites d'auteurs universitaires, nous n'avons pas accès aux tracts de base qui devaient déborder le cadre de l'organisation BLM. On ne peut que l'imaginer.

Un parallèle avec les écrits du 'parti imaginaire' publiés par La Fabrique qui veut en faire le phare international de la pensée radicale française (nombreuses traductions dans le monde). Partout, on parle des « appellistes ». Mais ils ne sont pas les seuls.

4. En organisant des cycles de réflexions collectives

Pour clarifier (pas au sens stalinien de clarifier un camarade...) nos pensées, et pour se motiver à les approfondir :

- à partir d'expériences militantes personnelles ou collectives et des interrogations qu'elles suscitent

- à partir de lectures et d'analyses de textes, etc.

5. Sortir de l'intersectionnalité ?

- Il existe une compétition à la radicalité : qui est le/la plus opprimé-e ? Le frein des luttes n'est-il pas là ? Si l'on s'appuie uniquement sur nos différences, on ne fait rien ensemble.
- Il n'existe plus de lutte de classe, c'est une reconquête idéologique.

Se sortir de l'intersectionnalité

- Des auteurs publient des textes critiques sur l'intersectionnalité : par exemple Vanina, *Ou va le féminisme*, Acratie, 2022, ou Aurore Koechlin, *La révolution féministe*, Amsterdam.

- On peut s'appuyer aussi sur des personnes comme Nedjib Sidi Moussa qui constate que l'utilisation des mots change, et qui se demande à quoi ça sert et à qui ça sert. On est passé, dit-il, d'« ouvriers immigrés » à « jeunes délinquants » puis « arabes » et maintenant « musulmans ». On pense les populations selon leurs cultures et leurs religions. Ça sert le pouvoir parce que ça fait peur. C'est une forme d'essentialisation. Le problème, c'est que cette évolution portée par des personnes radicales anticapitalistes. C'est peut-être là l'impasse.

- Dans les limites de la critique, il faut prendre en compte que de plus en plus d'élus noirs et de femmes montent dans des postes de responsabilité (associations, syndicats, partis). Ils et elles en tirent quelque chose à leur niveau (fémocrates). Ils et elles sont content-es de ce qui s'est passé, à leur avantage, et voudraient bien que ce ne soit jamais remis en cause.

- N'est-ce pas depuis toujours ? « Prolétaires » est un mot importé par l'extérieur sur une population qui ne se définissait pas forcément comme ça.

Charles Reeve, lors d'une rencontre, nous a dit que l'important est de savoir qui est soumis et qui soumet. Quel que soit le mot prolétaires ou dépossédés. Ou « subalternes »...



6. Impasse pour impasse : faut-il chercher à s'en sortir ?

On se retrouve dans la situation suivante : appuyer ces intellectuel-les pour gagner des batailles contre nos adversaires, sachant que ces porte-paroles vont reproduire le schéma organisationnel que l'on combat. On en arrive à soutenir ces positions politiques tout en sachant qu'ils et elles seront les futur-es bureaucrates et se retourneront contre nous. Qu'avons-nous comme caractéristiques sociales pour intervenir ?

III. à quoi sert cette polémique, vue du point de vue des dominants ?

On peut se poser la question du rôle d'organisations comme le parti démocrate à partir des livres *Black and Red* d'Ahmed Shawki et *Black Lives Matter* de Keeanga-Yamahtta Taylor. Ces questions sont donc utilisées pour rassembler du monde autour des organisations.

Mais comment comprendre que la mort de Floyd suscite plus de révoltes en France que les douze morts du confinement, victimes de violences policières ?

Ceci nous pose des questions sur l'organisation des mouvements sociaux.

A partir de de l'article d'A2C, *Théorie du privilège et du racisme*

Le marxisme pose l'idéologie raciste comme légitimation de l'exploitation (esclavage et domination coloniale). Les privilèges accordés aux blancs permettent de diviser les travailleurs entre eux, et de construire une solidarité de race entre blancs (patrons et ouvriers) contre les noirs. Cette division et cet isolement sont à l'origine de notre impuissance. Et les préjugés ainsi acquis se transmettent d'une génération à l'autre.

Le capitalisme évolue, le racisme aussi : du racisme biologique au racisme culturel. Apartheid, ségrégation, antisémitisme, islamophobie.

On peut lire à ce sujet *La fabrique de Musulman*, de Nedjib Sidi Moussa, Libertalia 2017, et *L'idéologie raciste*, de Colette Guillaumin, Mouton 1970.

Le racisme empêche de voir le monde avec une conscience sociale. Ce n'est que lorsque le niveau de lutte augmente que les préjugés racistes sont remis en cause, quand il s'agit de faire cause commune. Quand les gens se battent, ils ont besoin de nouvelles explications (autre que la propagande), quel-les allié-es ? Quels ennemis ?

Des réflexions sur le racisme, on passe à celles sur les privilèges

On a lu un extrait *racisme et crise*, dans le livre d'Etienne Balibar et Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, La Découverte 1988.

Toute question de droits sociaux et civiques est pervertie en privilèges (imaginaires ou non). Les privilèges sont assurés par leur accès le plus restrictif possible. Dans les classes populaires, cela débouche sur l'incertitude (avenir et identité). Crise raciste et racisme de crise.

Il existe un néo racisme, un racisme actuel qui prend la suite du racisme biologique.

*

Questionnement sur les privilèges

- Le privilège est un bénéfice dû à une identité revendiquée ou assignée. On dispose de plein de ressources que d'autres n'ont pas. Cela élude la question « d'où viennent ces ressources ? D'où tirent-ils ce « plus » ?

Comment utiliser le terme de privilège pour arriver à l'exploitation ? Le chemin est compliqué.

- Être privilégié, c'est faire allégeance à l'autorité qui a donné ce privilège. On a intérêt à ne pas démonter l'instance supérieure, sinon le privilège ne fait plus sens.

- Dire «Classes privilégiées » situe dans un rapport social autre que lorsqu'on parle d'« individu privilégié » qui doit « checker ses privilèges ». Si on utilise des catégories comme capital économique, social, culturel, c'est une autre approche pour définir les trajectoires et les positions sociales.

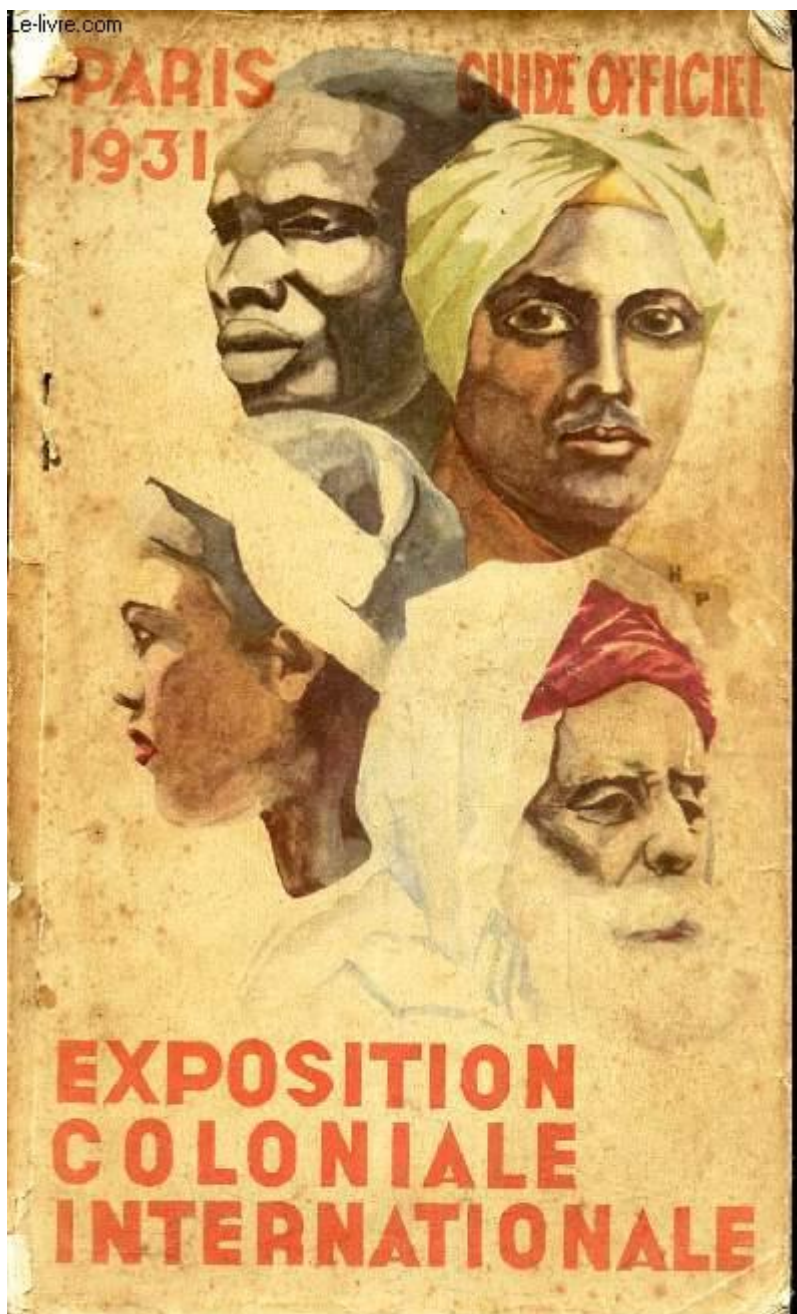
- Le texte d'A2C dit que les préjugés diminuent quand la conflictualité augmente. Mais de nombreux exemples historiques montrent que ce n'est pas vrai, dans tous les cas. Pour autant, Le texte d'A2C tente justement de remettre les luttes sociales en avant. C'est encourageant, vu qu'il y a dix ans, on était plus dans le privilège, en s'excusant d'être dans le groupe dominant (par naissance). Il y a une évolution maintenant.

- Attention à l'instrumentalisation du terme. On arrive souvent à se dire : il y a des moins privilégiés que moi, je n'ai pas à me plaindre. Ce qui est tout bénéf pour ceux et celles qui ont tout intérêt à nous voir soumis et sans révolte.

C'est inextricable. La définition des privilèges varie à l'infini, en fonction des critères. Les bi sont privilégiés par rapport aux trans, et donc pas acceptés pour cette raison dans certains groupes. Et les trans sont privilégiés par rapport aux trans en transition... Mais... On oublie le critère économique.

Au moment des gilets jaunes, des militant-es n'allaient pas se mêler au mouvement parce que c'était « des blancs ». donc des privilégiés Mais pourtant ils et elles ne se posent pas ces questions quand elles et ils vont dans les mouvements des retraites...

Cela paraît donc n'être qu'un alibi pour se cacher les vraies raisons des réticences à rejoindre une lutte atypique, bousculant justement les positions privilégiées des militant-es.



IV. Peut-on prendre le racisme comme une névrose collective ?

Peut-on voir le racisme comme une religion ?

Ou doit-on voir ceci comme une nouvelle vision morale des rapports sociaux ? On reprend des mécanismes de fonctionnement religieux (culpabilité, auto-flagellation) vis-à-vis de ces questions. Le tout avec un côté inextricable de la théorie des privilèges, qui s'imposerait à nous sans que l'on ne puisse émettre des critiques.

De plus, on assiste à une définition des gens par ce qu'ils sont (essentialisation), et non plus par leurs rapports sociaux.

1. Est-ce intéressant de dire que le racisme est une religion, de le traiter comme tel ?

Le racisme est une production imaginaire pour le maintien du statu quo, c'est la protestation de la créature opprimée, qui projette sur des figures imaginaires, mais avec des effets réels (massacres à grande échelle).

2. Si on peut comparer le racisme à une névrose collective (comme le faisaient, chacun à leur manière, Marx et Freud) on peut alors appliquer trois niveaux de critique :

Appliqués à la religion :

- les pratiquant-es : on peut en faire des camarades de lutte, sans cacher nos opinions (athéisme en l'occurrence).
 - la religion en tant qu'idéologie aliénante (la foi contre la raison)
 - les institutions religieuses avec leurs règles, leurs objectifs de se pérenniser voire d'engranger des fortunes et leurs diktats de soumission.
- Si on polémique, il faut savoir à quel niveau on le fait.

Appliquer au racisme :

Peut-on...

- faire des camarades de lutte de personnes qui utilisent les grilles raciales, sans cacher nos opinions [à discuter la ligne rouge à ne pas dépasser ou rejeter toute personne qui dit être raciste ?]
- critiquer le racisme comme idéologie politique qui sert les intérêts des vrais oppresseurs en les dédouanant
- critiquer les institutions étatiques, associatives qui promeuvent le racisme. (Critique du racisme institutionnel ou systémique) ?

3. Peut-on glisser du racisme à la critique religieuse, et à l'antisémitisme ?

Moïse Postone, dans son livre *La critique du fétiche capital*, PUF 2013, qualifie l'antisémitisme d'anticapitalisme tronqué : faute de lutter contre la valeur (au sens marxiste du terme), impalpable, on désigne un bouc émissaire.

Peut-on en déduire que le racisme est une protestation comme anticapitalisme tronqué ou une protestation tronquée contre le capitalisme ?

Pour Postone, attiser l'antisémitisme, c'est tout bénéf pour le capital. Ne peut-on pas généraliser au racisme ? ?

Attention, il y a une limite. L'abstraction puissante et impalpable renvoie à une dimension

mystique.

Pour Bebel, l'antisémitisme c'est le socialisme des imbéciles.

Pour Postone c'est un anticapitalisme tronqué parce qu'il n'aboutit à rien. Ce qui est en jeu, c'est la toute-puissance de ces catégories du capital : valeur, marchandise, fétichisme. Ce n'est pas la peine de s'en prendre à la bourgeoisie, aux agents sociaux : c'est plus large que ça.

Le racisme et l'antiracisme sont tous deux un anticapitalisme tronqué et mènent à l'impasse.

Cela anime le débat tout en préservant le capitalisme.



Écoute collective de l'émission Kiffe Ta Race : la race n'efface pas la classe

- L'invitée, Isabelle Boni-Claverie, ne porte à aucun moment une critique du nationalisme, (« *je suis noire ET française. C'est ce qui choque mes interlocuteurs* », proclame-t-elle). Or, le nationalisme est pour nous l'enveloppe dans laquelle se niche le racisme. Faut-il se revendiquer de cette idéologie nationaliste pour se protéger du racisme ? L'identité (ici revendiquée comme française ultra-marine) doit-elle passer par la nationalité ? Cela nous semble jouer une carte périlleuse.

- Par ailleurs, l'identité est aussi (et peut-être avant tout?) sociale : l'invitée est écrivaine, scénariste, issue d'une lignée de chefs notables Akan. Ses ancêtres ont dû s'adapter au pouvoir colonisateur : ils ont envoyé un des leurs en France étudier le droit. Ce dernier (qui est devenu le père de l'invitée) est revenu au pays. Et en tant que magistrat, il énonçait la justice des colonisateurs, « *pour protéger sa famille* » justifie l'invitée. Elle appartient donc à la classe dominante.

Question ironique : la théorie décoloniale serait-elle une histoire de vengeance (un juge noir juge des délinquants, noirs et blancs) ?

- Personne n'échappe à l'assignation nationale, une détermination nationale qui s'impose de manière administrative. Or, le discours post colonial passe sur cet aspect.

A quoi ont abouti les luttes anticoloniales ? On se rappelle du FLN, de Ho Chi Minh, ou de Mobutu...

- « *La race a un effet de classe* » dit l'invitée, ou un effet de déclassement ? Elle raconte son expérience de mère noire qui emmène ses enfants au conservatoire de musique et est considérée comme la nounou. Alors que lorsqu'elle accompagne ses enfants au club de foot, elle est bien considérée comme la mère.

- CLR James, militant trotskiste trinidadien, a beaucoup écrit sur les luttes du prolétariat, il insistait sur le fait que les noirs, aux USA, étaient les prolétaires des prolétaires.

De fait les discours varient selon les intérêts qu'on défend : soit la race < la classe, soit la race > la classe.

La démarcation raciale permet d'éviter les problèmes de conscience de classe.

La finalité du racisme, c'est avoir de la main d'œuvre plus pauvre que les blancs, et de susciter des conflits internes à la classe ouvrière.

« *La race renforce la classe* »

« Les logements pénalisent les races. » Les logements attribués sont souvent des logements sociaux : race + classes pauvres.

« *L'argent ne protège pas, hélas* » dit une des animatrices de l'émission

« *Il y a quand même des modulations dans le ressenti raciste, en fonction des classes sociales* » modère l'invitée.

« *A classes sociale équivalente, le Noir est médiocrisé.* »

L'invitée préconise une lutte antiraciste qui passe par les réseaux (protestations, pétitions) qui permettrait de changer la donne, de reprendre du pouvoir sur soi. Elle prend l'exemple d'une lutte initiée par l'invitée. Guerlain avait dit une vanne raciste sur une chaîne TV et il fut viré de sa boîte pour mauvaise pub, après une vague de pétitions sur réseaux sociaux. Bon, les modalités d'action réelle ? Manif devant le siège de Guerlain avec... Cyril Hanouna (Cnews) ! Cela laisse sceptique.

« *La réussite en fac est basée sur la méritocratie* » dit l'invitée. Or, cela commence dès la

maternelle. Il faudrait faire une critique politique, économique et sociologique de l'école, pas uniquement raciale ou sexiste.

L'invitée ne remet pas en cause la réussite sociale par la voie des grandes écoles ni les principes républicains (« égalité des chances ») ? Elle regrette seulement que l'ascenseur social ne fonctionne pas comme espéré, ce qui engendre de l'amertume car « *la République nous l'avait promis* ».

Autre exemple pratique : comment argumenter vis à vis de camarades qui sont séduits par l'idéologie du PIR ?

Ce sont des discussions délicates : on voudrait pouvoir se défendre contre toutes les oppressions, y compris religieuses ; et on se retrouve accusé-es d'être oppressifs, oppressives, parce qu'on n'est ni racisés, ni colonisés.

On ne voudrait pas non plus que l'argument du « respect des cultures » occulte les dégâts occasionnés par cette arme maniée par les exploités.

Si on remet en question la légitimité de comportements ou d'analyses de certains groupes, opprimés, on n'a plus droit de cité : c'est une attaque à l'identité, une attaque personnelle donc et non un processus social.

Certain-es camarades ont argumenté comme suit :

- A-t-on le droit de critiquer les arguments des membres du PIR ?

Ce sont des groupes opprimés en France. On ne peut pas s'opposer à leur théorie. Ce serait une ingérence illégitime. S'il y a divergence, c'est à eux de faire le pas.

- Être musulman, c'est être opprimé ! (Dans le monde ? En France ?)

On est des colonisateurs ou descendant-es de colonisateurs. On n'a aucune objection à faire à leurs réflexions.

- Là, il s'agit d'aller plus loin encore : aller voir du côté des panafricanistes¹ qui ne sont pas englués dans nos histoires.

Les réflexions que nous nous sommes faites :

Et on ne sait pas répondre parce qu'on n'a rien lu d'eux. On n'a pas d'arguments précis.

- Il y a, au sein du groupe « musulman » des classes différentes. L'exemple du Qatar en offre une illustration dramatique : des dizaines de milliers d'ouvriers venant d'autres pays, mais bien souvent musulmans, sont exploités par des patrons, des émirs, musulmans. Alors, est-ce faire ingérence dans des affaires internes que de dénoncer cette exploitation et ces assassinats (6500 ouvriers morts d'après The Guardian)

- Par ailleurs, toujours au sein du groupe « musulman », il y a des opinions opposées et même incompatibles. Les émeutes iraniennes nous en donnent un autre exemple : les femmes qui brûlent leurs voiles et manifestent en scandant « à mort le dictateur » et les policiers et les juges qui répriment et là aussi assassinent. Alors, est-ce faire ingérence dans des affaires internes que de se positionner pour la chute d'une dictature honnie ?

- En ce qui concerne le panafricanisme : est-ce pour autant « une vérité » plus valable que

1 « Le **panafricanisme** est un mouvement et une idéologie politiques qui promeut l'indépendance totale du continent africain et encourage la pratique de la solidarité entre les Africains et les personnes d'ascendance africaine, où qu'ils soient dans le monde, indépendamment de leurs origines ethniques, leurs appartenances religieuses ou leurs apparences physiques. » Wikipédia. Exit la prise en compte de la classe sociale, au sein d'une ethnie, d'une religion, d'une ville, d'un État.

les nôtres ?

Voir le « bon indigène » Kondiaronk, mis en valeur dans le livre de Graeber et Wengrow *Au commencement était...*, Les Liens qui Libèrent 2021. Parce qu'il était indigène et savait parler, son regard sur la société occidentale qui venait le coloniser (à la fin du 17ème) était-il plus vrai que d'autres regards ?

Questionnements :

- Doit-on adopter les classifications des autres (panafricanisme, nationalisme) ou maintenir les nôtres (classes sociales et exploitation selon les intérêts?)
 - N'est-ce pas du racisme à rebours que de se dire que les africains ont la vérité et qu'il nous faut en prendre note. Alors qu'au sein des africains, il y a des groupes opprimés, par les africains, et qui luttent pour leur émancipation, en prenant appui sur d'autres luttes (dont les luttes européennes, cf. N. Sidi Moussa)
 - Peut-on se demander non pas comment réfuter ces arguments (qui nous semblent inefficients pour comprendre les situations actuelles : les blancs seraient toujours les ennemis des non-blancs, à un moment ou un autre), mais ce que cela dit de l'état des « pensées radicales » aujourd'hui ? D'où viennent les idées que j'exprime, que les autres expriment ? Pourquoi les autres en arrivent à penser des idées qui nous paraissent relever de la confusion ou de l'impasse ?
- Peut-être peut-on aller voir du côté de la culture Woke américaine, appliquée en France, pour comprendre les origines de telles réactions ?
- Que penser de la lutte contre l'idéologie raciste si elle n'amène seulement que des victoires dans le cadre de ce système capitaliste (reconnaissance des artistes, bourgeois, sportifs ou capitalistes noirs ou arabes), alors que dans le même temps cela ne change en rien l'exploitation que subissent la majorité des travailleurs et travailleuses ?
 - La lutte contre l'idéologie raciste peut-elle servir à renverser la table de jeu capitaliste ?

Autre situation : la mort d'un jeune arabe à Brest, bousculé par une voiture alors qu'il était poursuivi par les flics.

Au rassemblement après la mort de ce jeune, un imam (ou apprenti imam) a déclaré qu'il faut accepter le destin voulu par dieu...

Cela aurait très bien pu s'entendre de la bouche d'un curé.

Il nous aurait été plus facile de contrer ce discours venant d'un curé que d'un imam. Pourquoi ?

Quand un discours choque, il est difficile d'y répondre. C'est très vite balayé. Est-ce qu'au nom du « respect des religions », qui plus est, de religion minoritaire, il faudrait taire ses critiques de soumission à l'ordre établi ?

- Cela rappelle ce que dit Juliette Rousseau sur « les première-es concerné-es ». Les autres sont des allié-es, mais doivent rester derrière, puisque ce ne sont pas elles eux les plus impacté-es.

- Pour ne pas froisser et polémiquer stérilement, on peut être pris au piège du care. Être bienveillant-e peut amener à affadir notre pensée. Voire à ne pas la dire.

Écoute collective de l'émission de l'émission Troux Noirs avec Nedjib Sidi Moussa, auteur de *La Fabrique du musulman*

Quelles applications pratiques ?

- Une manager doit gérer une équipe de musulmans qui demandent des heures pour les fêtes religieuses et les prières. Si une réunion est posée pendant le ramadan, un sur deux ne vient pas. Quant aux femmes, on leur demande d'enlever le voile pour passer un examen.

Comment gérer cette situation, vis-à-vis des patrons, et des salariés non musulmans ?

- Si tu n'adhères pas, cela peut vite créer des conflits qui virent au racisme.

- La religion des chrétiens n'a pas d'incidence sur l'organisation du travail, puisque l'organisation du travail a d'emblée pris en compte les contraintes religieuses : pas de travail le dimanche, des jours fériés qui sont initialement des fêtes catholiques.

- Enlever son voile pour un examen ? C'est le rapport d'autorité qu'il faut remettre en cause.

- La parole de certain-es est-elle légitimée d'emblée parce qu'il ou elle se revendique comme racisé-e ?

Pour N. Sidi Moussa, raciser quelqu'un est le résultat d'une construction social. On devient alors 'racisé-e', on a dès lors une identité assignée, ce qui est gravissime. Le résultat de ce processus de rapports sociaux est alors occulté : qui sont les racisant-es ?

- Il peut être intéressant d'utiliser cette grille pour faire retour sur les catégories de classes. Comment a été produite cette classification en classes ? Les classé-es se sont-elles, se sont-ils défini-es comme tel-les ? Qui sont les classants ? Cette classification est-elle pertinente pour comprendre ?

- Dans la pratique, les musulmans en intérim sur les chantiers ne pratiquent pas le ramadan : c'est trop dur. Ils ne font pas non plus les prières, puisque le patron ne le permet pas ;

- C'est plutôt l'organisation du travail dans son ensemble qu'il faut interroger. Quand les candidat-es sont en position, les vieux négociaient leur salaire, les jeunes négocient leur temps.

C'est un début de remise en cause de la valeur travail.

- Il y a d'autres sortes de religions : le républicanisme qui est un modèle sociétal auquel il faut adhérer. Cela conditionne les mentalités qui s'imposent à nous.

Il faut voir les levées de bouclier quand on parle de ne pas voter : «c'est un devoir », « d'autres se sont battus pour ce droit » etc.

A qui cela profite ?

Nedjib Sidi Moussa :

- Le 'post-colonialisme' prend le pas sur les analyses des rapports sociaux. Cela entraîne des confusions dans les priorités, donc des conséquences graves sur les mouvements sociaux.

C'est la conséquence des faiblesses des mouvements de gauches et à la gauche de la gauche.

L'effondrement de l'encadrement des milieux ouvriers laisse un vide qui est investi par le post-colonialisme.

Par exemple : sur quelles bases fonder la solidarité ?

- est-ce qu'un groupe identitaire, dont les propos ou les actes sont jugés réactionnaires, parce qu'il est racisé est un interlocuteur valable ?

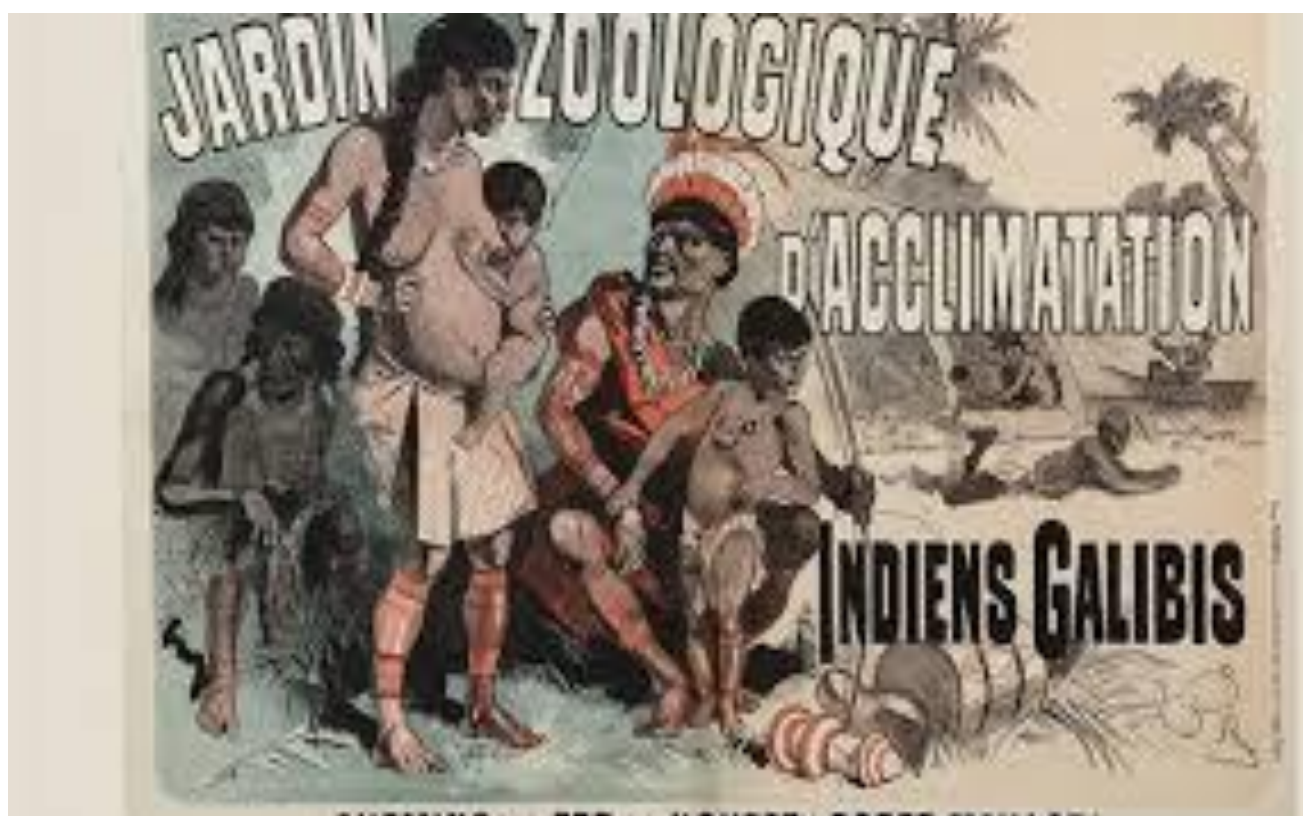
Le post-colonialisme segmente les immigrés. Par exemple, en disant que l'école est semblable pour les enfants de prolos portugais ou arabes, mais pas français.

Lecture d'un extrait de *L'Amérique noire*,
de William Garner Smith

Dans ce passage, l'auteur relate l'incompréhension totale entre les Noirs américains venant en Afrique en passant retrouver des 'frères' et les Noirs africains. Pour les noirs américains, les blancs sont des racistes en qui on ne peut pas avoir confiance. Pour les africains, leur vie quotidienne est axée sur les conflits interraciaux parfois sanglants avec les ethnies africaines voisines de la leur.

Un peu plus loin, l'auteur parle du Liberia où c'est une caste de noirs américains qui contrôle l'activité économique du pays, au détriments des noirs africains spoliés par l'arrivée de ces américains, même noirs.

- Ne peut-on pas prendre cet exemple et se demander ce que veut dire de e définir comme une race en France, à l'heure actuelle ?



Pour celles et ceux qui liront et analyseront des textes issus du PIR,

Le PIR a réussi un de ses objectifs : mettre le racisme au centre des débats, avec la même stratégie que Zemmour : balancer des phrases polémiques et n'être jamais dans l'argumentaire.

*Ex : la phrase du président iranien, Ahmadinejad, « il n'y a pas d'homosexuels en Iran », alors que c'est un crime puni de la peine de mort, reprise par Bouteldja : « _ Ahmadinejad, mon héros_ ».

Pour elle, si homosexualité iranienne il y a, elle n'a rien à voir avec l'homosexualité occidentale. Et on n'a pas à critiquer.

Elle dit « je suis blanche », mais parallèlement elle titre son livre « *Les blancs, les juifs et nous* ». « Nous » en exclusion des blancs et des juifs.

L'Algérie dont Bouteldja rêve est sans homosexualité ou au moins cachée dans la sphère privée. Elle refuse tout argument féministe.

*

Il existe une alliance historique entre tous les blancs : tôt ou tard, tous vont se retourner contre l'Étranger, arabe, rom, noir. Elle nie de fait qu'il puisse exister des anticolonialistes en France.

*

Puisque les syndicats sont des institutions blanches, elle dit ne pas s'y intéresser. C'est une forme d'essentialisation. Il n'y a pas de différences de classes sociales, matérielles².

Que penser de la lutte du PIR qui revendique la reconnaissance raciale jusque dans le ticket de métro à Lille ?

Questionnements :

- Comment répondre à ces accusations, sont-elles fondées ?
- Faut-il y répondre ? N'est-ce pas perdre de l'énergie ?
- Comment comprendre que des militant-es soient séduit-es par ces thèses polémiques ?

Suggestions :

On pourrait donc s'atteler en collectif à lire des textes du PIR ou des théoricien-nes décoloniales pour les décortiquer en commun et avoir des arguments qui nous permettrait d'avoir une position construite dans ce genre de discussion.

Lecture interne : vouloir rester dans la problématique de l'auteur : comprendre la ou les logiques de son discours.

Lecture externe : replacer ce discours dans un champ politique, un champ intellectuel. Positionner ce discours par rapport à la concurrence (et au plan de carrière). Le resituer dans l'histoire des polémiques.

Et dans l'idéal, pouvoir articuler les deux.

Mais attention à ne pas se perdre dans la lecture interne. Comme au sujet de la théologie : réfuter point par point les discours des théologiens ou développer une critique de la religion, à partir du contexte des institutions au sein de la société. Donc, ne pas aller uniquement sur le terrain idéologique mais aussi politique. Ne pas se faire embarquer par ces idées des gens instruits.

Lecture externe-externe : est-ce récupéré ou irrécupérable par le champ politique. Quels sont les effets produits, voulus et/ou obtenus par le texte ?

2 « On parle d'essentialisation lorsque l'identité d'un individu se voit réduite à des particularités morales, des aptitudes intellectuelles ou des caractères psychologiques supposés immuables et transmis de génération en génération au sein d'un groupe humain. »